

GEORGES GAY

**J'IRAI VERS
MON BONHEUR**



ÉQUATEURS

J'IRAI VERS
MON BONHEUR

Georges Gay

J'IRAI VERS
MON BONHEUR

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-734-4

Dépôt légal : mars 2020

© Éditions des Équateurs/Humensis, 2020.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À ma famille.

« Mourir... dormir, dormir ! Peut-être rêver ! Oui, là est l'embarras. Car quels rêves peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, quand nous sommes débarrassés de l'étreinte de cette vie ? Voilà qui doit nous arrêter. C'est cette réflexion-là qui nous vaut la calamité d'une si longue existence. »

Shakespeare, *Hamlet*.

PREMIÈRE PARTIE

Enroulé dans mon drap comme un mort dans son linceul, je ne bouge plus. Mon corps a enfin cessé de s'agiter. Doucement, mon âme s'en est séparée et a pris son envol. Je repose en paix. Les yeux clos, la bouche fermée, le visage tourné vers le plafond, les bras étendus, je gis, nu. Dans un silence et une obscurité d'outre-tombe. Placé au centre de la pièce comme une dépouille lors d'une cérémonie funèbre où personne n'a été convié. Accrochée sur le mur, une élégante croix en bois veille, m'épie ou me protège, je ne sais pas. Le temps s'est arrêté, la vie s'est absentée.

« La vie est un songe. » Et dans le songe peut surgir la vie. La mienne est un incessant va-et-vient entre l'un et l'autre. Plus l'existence humaine m'est pesante, plus je me réfugie dans l'autre monde. La seule différence entre les deux se situe dans la

mémoire que j'en garde. J'ai tenté de coucher mes rêves sur le papier mais n'ai jamais réussi à le faire avec constance. Par paresse, parce qu'ils s'évaporent comme la fumée d'une cigarette dès mon réveil, ou parce qu'ils me font peur. À l'inverse, la vie que je désire est remplie de sensations brumeuses. En fermant les yeux chaque soir, je m'évade. J'arpente des lieux qui n'appartiennent qu'à moi, dans des espaces-temps étranges, peuplés de figures connues ou inconnues, entre un passé vapoureux et un futur à écrire.

Mon quotidien, peu à peu, s'est couvert d'obstacles. Aujourd'hui, chaque geste me paraît insurmontable. Mon corps ne m'appartient plus. Le réel ne stimule pas mes sens. J'ai perdu la saveur de vivre. Je ne cache plus ma frustration. L'ennui m'écrase. Incapable de relever la tête, de regarder ma déchéance en face, seul le songe me procure un sentiment de délivrance. Il me donne une raison d'être. Il justifie mon existence ou me permet de brefs envols, des sursauts de légèreté.

Enfant, j'aimais me perdre dans la beauté d'un paysage, d'un ciel étoilé ou la pâleur incandescente de la lune. Je me surprénais même à lui parler en chuchotant ou à communiquer avec elle en silence, apaisé par sa présence. Me restait dans la bouche un goût d'éternité. Si je fermais les yeux, je me laissais alors bercer par l'air du soir et les bruits de la vie

nocturne, les hululements des chouettes et des hiboux, les cris des animaux nocturnes. Je n'avais qu'un désir : appartenir à ce mystère.

Est-ce cela que j'ai cherché à retrouver ?

Mon corps s'enfonce dans le matelas. On peut à peine le distinguer. Seule ma tête émerge et ma bouche, maintenant légèrement entrouverte, s'est figée. Les yeux creusés par la fatigue sont recouverts d'un voile noir.

Sortant sa tête d'un trou minuscule, une souris m'observe, hésitante, le regard plein de reproches. Mon corps l'a-t-il sentie ou a-t-il entendu ses remontrances ? Soudain, je me réveille en sursaut. La souris s'enfuit, apeurée. Je m'y prends à plusieurs reprises pour glisser un oreiller sous ma nuque engourdie. Je regarde le plafond un long moment, l'air hébété, comme un boxeur encore sonné. J'ai du mal à respirer, la bouche pâteuse. Sous mon nez, une goutte de sang séché contraste avec la pâleur de mon visage.

Le réveil sur ma table de nuit indique qu'il est presque 19 heures. Sur la moquette beige, une grande bouteille en plastique est à moitié remplie d'une eau jaunâtre. Un stylo à bille vidé de son encre planté dedans. Un foyer en aluminium recouvre le goulot. À ses côtés, un cendrier, des allumettes craquées, une cuillère à soupe brûlée par le dessous

sur un morceau de papier absorbant noirci, un préservatif neuf, des pelures de légumes et un sac en plastique rempli de vêtements reposent dans une odeur de renfermé et de tabac froid. Sur la moquette, tachée à certains endroits, sont éparpillés cinq petits sachets en plastique vides. Ma main cherche à tâtons un caillou à fumer. Une part de moi sait pourtant qu'un tel miracle est impossible : je n'en ai jamais retrouvé.

C'est mon premier cours de théâtre. Dans la salle du Conservatoire, je frotte mes mains moites contre mon pantalon, je ne connais personne. Je défais mes chaussures, la porte s'ouvre. Une voix jaillit, sonore et mélodieuse, un rire gouailleur. Je lève la tête, découvre des bas noirs moulant de fines jambes, une jupe courte et une veste serrée à la taille. Toute en noir. Une femme araignée. Mon pouls s'accélère. Ses grands yeux bleus mis en valeur par ses sourcils foncés me capturent. Malgré son teint pâle, ses joues rosies par le froid et ses lèvres pulpeuses donnent faim. Je tiens ma chaussure à la main, le tee-shirt collant de transpiration. Elle passe devant moi, indifférente.

J'ai quinze ans. Elle aussi. Elle s'appelle Claire.

Sur scène, mes premiers pas sont hésitants mais, pour la première fois, j'existe.

Je m'appelle Antoine, j'ai trente-trois ans. Depuis ma chambre obscure, étroite comme une boîte, je repense à elle. Comme je l'ai aimée ! Sans jamais me sentir digne d'elle.

Sur la toile de Jouy couleur sang qui recouvre les murs se succèdent des scènes de vie à la campagne. Des hommes travaillent aux champs, labourent la terre avec leurs chevaux ou la fourche à la main. Ils sourient, leur joie est sincère. Au loin, une femme les observe, un enfant dans les bras. Un autre à ses jupons se balance. Les chiens et les enfants bati-folent.

Au pied du mur tapissé, des mouchoirs tachés de morve et de sang.

Le désir m'a quitté, le fantasme aussi. Évanoui dans la fumée des cailloux consommés. Une voix me sauve du néant. Elle vient de la rue, dernier lien avec l'extérieur. Je dois me lever. Me laver. Je ne peux pas. Les forces me manquent. Le placard de ma chambre a la forme d'un cercueil. Une douleur lancinante me crispe les jambes, je soupire, ferme les yeux. Où es-tu mon âme ? J'ai dû te vendre au diable. Je te devine dans le silence de la pièce et guette ton retour. Ne me laisse pas.

Une bouffée d'angoisse me saisit, j'ouvre brusquement le tiroir de ma table de nuit, attrape une plaquette de Valium, avale trois cachets. Doucement,

mer. Je ferme les yeux et médite, attentif à chaque bruit. Celui des vagues s'échouant, léger et régulier. Le rire des enfants. Je reçois la chaleur du soleil sur ma peau. L'épaisseur du présent.

Mise en pages : « Rue des Malassis ».
rue.des.malassis@free.fr

Reproduit et achevé d'imprimer
par
en xxxx 2020.
Numéro d'imprimeur :

Imprimé en France.